



Article extrait de *La nouvelle anabase* N° 3, *Saint-John Perse : Atlantique et Méditerranée* (Textes réunis et présentés par Samia Kassab-Charfi et Loïc Céry), Paris, L'Harmattan, novembre 2007.

Loïc Céry

Sjperse.org / *La nouvelle anabase*

Les lectures de Saint-John Perse par Edouard Glissant : ferments, contrechamp, dialogue

« Il est une continuité, un fleuve où le temps s'abreuve, où la mort s'amasse [...] le poème, et où le sel se purifie. » Edouard Glissant, *Le sel noir*

Edouard Glissant a souvent dit l'importance de Saint-John Perse dans ses références poétiques, et voici près de quarante ans qu'au gré de textes essentiels, cette constance a peu à peu dessiné les contours d'un dialogue continu et dynamique avec l'œuvre du « poète indivis ». A ce jour, les commentaires se sont concentrés sur la richesse intertextuelle lovée dans les ferments persiens du premier Glissant, mais aussi sur les mises en regard toujours signifiantes des deux poétiques (et ces quelques études ont le mérite d'avoir fixé des axes d'analyse indispensables¹). On a par ailleurs

¹ Parmi les études intertextuelles effectuées autour de la relation Glissant / Perse, nous recommanderons ici essentiellement sept études majeures et substantielles (auxquelles il conviendra d'ajouter le beau texte de Steven Winspur qui précède le notre au sein des présents actes : cf. *supra*, Steven Winspur, « Les lieux de l'éloge chez Saint-John Perse et Edouard Glissant ») : deux textes de Bernadette Cailler, « Saint-John Perse devant la critique antillaise », *Stanford French Review*, vol. II, N° 2, automne 1978, p. 285-299, « Un itinéraire poétique : Edouard Glissant et l'anti-Anabase », *Présence francophone*, Sherbrooke, N° 19, automne 1979, p. 107-132 ; Roger Toumson, « Les écrivains afro-antillais et la réécriture », *Europe*, vol. LVIII, N° 612, *Martinique, Guadeloupe : littératures*, avril 1980, p. 115-127 ; Jean-Louis Joubert, « Poétique de l'exotisme : Saint-John Perse, Victor Segalen et Edouard Glissant », *Cahiers CRLH / CIRAOI*, N° 5, *L'Exotisme*, 1988 ; Eveline Caduc-Deurey, « Pays rêvé, pays réel, le texte paysage chez Saint-John Perse et Edouard Glissant », *Horizons d'Edouard Glissant*, Actes du colloque international de Pau, octobre 1990, sous la direction d'Yves-Alain Favre, J&D Editions, 1992, p. 485-498 ; Yves Frontenac, « Antinomie de la nature chez Saint-John Perse et Edouard

observé les infléchissements de ce rapport d'un lecteur passionné et d'un écrivain en perpétuel renouvellement, avec la « trace » (le terme est adéquat) de cette œuvre admirée mais surtout revivifiée dans les termes d'un échange parfois âpre mais si souvent recommencé – comme en cette continuité du poème dite dans *Le sel noir*. Pour autant, en raison même de l'enrichissement de ce dialogue lors de ces dernières années, reste à établir le panorama des lectures de Saint-John Perse par Glissant, pour tenter de clarifier ce rapport fervent : cette fréquentation, cette « relation » si dense, a déjà son histoire propre et son évolution intrinsèque, au fil du temps et des œuvres. Au moment où s'amorçait le projet d'une participation de l'écrivain aux travaux de notre colloque,² cette intense et infatigable relation devait encore germer vers de nouvelles ramifications, relativisant par là même toute tentative de synthèse ou de panorama exhaustif. Nous sommes encore les contemporains privilégiés de cet enrichissement constant du dialogue institué depuis plusieurs décennies par Glissant avec l'œuvre de Saint-John Perse, de telle sorte qu'un bilan actuel de cette très riche lecture ne peut être établi qu'au titre d'une photographie instantanée, d'un panorama momentané et dans l'attente d'une réévaluation future qu'imposera la poursuite de ce dialogue. En excluant volontairement le point de vue comparatiste, dont l'objet est l'établissement de passerelles entre les œuvres et à la différence d'une approche intertextuelle de la production poétique et fictionnelle de Glissant, les repères proposés à la faveur de la présente étude s'appuient sur les principaux textes théoriques que l'auteur a consacrés à Saint-John Perse de 1969 à aujourd'hui au sein de quelques-uns de ses nombreux essais, que nous aborderons plus loin en trois figures, celles de Glissant tour à tour déchiffreur, arpenteur et interlocuteur de l'œuvre de Perse.

Avec Glissant, on est toujours en terrain de subtilité et de foisonnement, son œuvre est le lieu d'orchestrations polymorphes et pour cette raison, il serait illusoire de croire possible toute délimitation stricte des « pièces du dossier » du rapport fondateur qui le lie à la parole de Saint-John Perse. Outre quelques échappées elles-mêmes non exhaustives vers de fulgurantes considérations au tournant d'autres textes puis vers les plus récents avatars du dialogue, le propos sera donc nourri essentiellement des moments-clés de cette relation si féconde. Les familiers de l'œuvre de Glissant savent que depuis bien des années, l'auteur de *La Lézarde* a constamment témoigné de la ferveur de sa lecture persienne, lui qui avoua un jour : « Ainsi Perse fût-il souvent présent dans la clairière de mes mots ». ³ On devine au gré des quelques grands textes qui sont autant de jalons de ce lien, une lente germination, la densification d'un dialogue à la fois intellectuel et esthétique qui permet aussi de saisir l'empreinte persienne qui irrigue l'œuvre poétique de Glissant. Mais deux préliminaires s'imposent aussi, au moment de distinguer en guise d'introduction, les lignes d'évolution de cette lecture : d'abord, le lien de Glissant à Saint-John Perse, à la fois s'inscrit dans le cadre de la réception antillaise du poète, et le dépasse amplement. La première erreur à ne pas commettre, serait de rejoindre à ce champ certes passionnant en lui-même, l'intérêt de la vision glissantienne de Saint-John Perse : à travers les catégories d'analyse qu'il adopte et leur plasticité même (le mouvement de créolisation, les pôles de l'exil et de l'errance, la tension vers l'universel, la Relation), Glissant transcende sans les annuler les données de cette réception, au point qu'on peut se rendre à l'évidence que bien autre chose est ici en jeu. Il est également important de distinguer dans l'âpreté même de l'examen de l'œuvre qu'opère Glissant, une extrême subtilité, qui induit que c'est bel et bien un *dialogue* qui est en jeu. Un dialogue au sens plein du terme, avec ses accents propres, ses enthousiasmes, ses contradictions aussi. L'essentiel est d'y déceler une puissante dynamique, et de ne jamais considérer les moments les plus rudes comme des impasses, car c'est du contraire qu'il s'agit : si cette fréquentation du texte est porteuse de mouvement et d'évolution, c'est bien parce qu'elle n'est jamais figée dans la révérence ou la réserve et qu'en empruntant des voies parfois souterraines, obliques et inédites, elle procède d'un renouvellement de la pensée proprement inouï. Nous aurons l'occasion de le constater à plusieurs reprises, mais il convient déjà de s'en persuader : on est ici en terrain de cheminement, et on verra

Glissant », *ibid*, p. 499-507 ; Antoine Raybaud, « « Poésie banyan, poétique-rhizome : Edouard Glissant, le passage par Perse (*Les Indes, Le Sel noir*) », *Postérités de Saint-John Perse*, Actes du colloque de Nice (4,5 et mai 2000), textes réunis et présentés par Eveline Caduc, ILF-CNRS – « Bases, Corpus et Langage », Association des Amis de la Fondation Saint-John Perse, 2002, p. 163-183.

² Voir plus loin, la transcription de cette intervention de Glissant au colloque.

³ Edouard Glissant, « Saint-John Perse et les Antillais », *Le discours antillais*, Paris, Seuil, 1981, p. 433.

combien les retournements y sont en eux-mêmes des modèles dialectiques d'une relation critique et d'une matrice de création, à tel point que l'on peut tenir Glissant pour l'écrivain qui aura tout au long du temps le plus « dialogué » avec l'œuvre de Saint-John Perse, le plus puissamment et de la manière la plus dense. Les textes qu'il a consacrés à Perse sont pourtant trop souvent méconnus et sa vision du poète, survolée par les critiques par de trop fréquentes allusions superficielles. Nous aurons donc à cœur de citer abondamment au sein de ce panorama des passages particulièrement importants de quelques-uns de ces textes.

Si l'œuvre poétique de Glissant a souvent été comparée à celle de Saint-John Perse⁴, on a bien moins souvent pris soin de considérer les données théoriques de ce lien, qu'il est important de baliser. L'édification d'une esthétique, la constitution d'un corpus d'héritage pour une littérature antillaise en devenir sont prégnants dans le texte consacré à Perse au sein du *Discours antillais* publié en 1981⁵, « Saint-John Perse et les Antillais » (version remaniée d'une contribution à un numéro d'hommage fameux à Saint-John Perse de la NRF en 1976, et accompagnée d'une note acerbe autour de la republication de la *Poétique de Saint-John Perse* de Caillois) : y domine l'évaluation d'une parole admirée, restituée dans son registre colonial originel et pour cela même, accueillie mais invoquée avec une certaine distance, pour la conscience d'une créolisation en germe. C'est ce registre qui était déjà abordé dans le texte qui prend en compte l'œuvre de Perse en 1969 dans *L'intention poétique*⁶ qui, en tant que tel, avec une franche sévérité, saisit la relation du poète au « Divers », à côté de celle, entre toutes fondamentales aux yeux de l'auteur, de Victor Segalen. La densité intellectuelle et esthétique de la lecture glissantienne de Perse est déjà enchâssée dans ce texte crucial. Bien d'autres références vont alors parcourir dans les années suivantes la réflexion et la création de Glissant, en une visée élargie. En 1990, *Poétique de la relation* reprend la préface élaborée pour un recueil de textes réunis par Pierre Pinalie en 1988 dans le sillage du Centenaire de 1987 (*Pour Saint-John Perse*, édité chez L'Harmattan). Le texte, initialement intitulé « Saint-John Perse : l'errance enracinée » dans sa première mouture⁷, livre une subtile appréciation de l'attitude paradoxale du poète vis-à-vis de l'ancrage et de l'exil. Toujours en 1990, Glissant prononce à la Fondation Saint-John Perse d'Aix-en-Provence une étude comparative intitulée « Poétique de la Relation chez Segalen et Saint-John Perse », publiée en 1992 – un texte qui reprend pour l'essentiel les options de cette mise en regard de Segalen et Perse parcourue dans *L'intention poétique*.⁸ En 1996, dans *Faulkner, Mississippi*,⁹ il revient sur la place de Saint-John Perse dans le mouvement de mise en contact de cultures composites dans le flot même de l'histoire coloniale, vers une créolisation agissante des poétiques – en dépit mais aussi, notons-le, en faveur de cette identité d'« écrivains de Plantations » que l'auteur d'*Eloges* partage ici avec Faulkner. L'approche de Saint-John Perse suit alors chez l'écrivain cette fondation qui sera de plus en plus décisive dans sa pensée, du concept original de « totalité-monde » (ou « tout-monde ») et de l'esthétique qui en découle. Ces trajets intérieurs du dit poétique persien sont toujours empreints d'une densité proprement poétique, comme en témoigne par excellence la préface qu'il a consacrée à l'essai de Mary Gallagher, *La créolité de Saint-John Perse*, paru dans le numéro 14 des Cahiers Saint-John Perse, en 1998 : tout en reposant la question d'une place toujours énigmatique de la parole de Perse pour la créolité, il s'agit aussi de sonder à nouveau « L'Etendue et la Profondeur » d'une

⁴ Dès 1960 et la publication du premier recueil de Glissant, *Le sel noir*, cette comparaison était déjà évoquée : « J'admets qu'on ne puisse aborder sans initiation préalable une poésie de cette densité. Avant de lire Glissant, il convient de d'être familiarisé avec Perse, dont il procède. Cela dit, il n'est ni plus ni moins difficile que ses maîtres, et sa propre originalité est peut-être plus humaine, plus frémissante en tout cas », écrivait Léon-Gabriel Gros dans *La Figaro littéraire* du 27 août 1960.

⁵ Edouard Glissant, « Saint-John Perse et les Antillais », *Le discours antillais*, op. cit..

⁶ Edouard Glissant, *L'intention poétique*, Paris, Editions du Seuil, coll. « Pierres vives », 1969, rééd. « Poétique II », Gallimard, 1997.

⁷ Edouard Glissant, « Une errance enracinée », *Poétique de la relation*, Paris, Gallimard, 1990.

⁸ Edouard Glissant, « Poétique de la Relation chez Segalen et Saint-John Perse », conférence prononcée à la Fondation Saint-John Perse, *Souffle de Perse* N° 2, janvier 1992.

⁹ Edouard Glissant, *Faulkner, Mississippi*, Paris, Stock, 1996.

poétique du mouvement.¹⁰ L'ère s'ouvre alors des essais les plus récents, dessinant le couronnement de ces lectures actives.

Créolisation, Universel, errance, diffèremment : Glissant déchiffreur et défricheur de Saint-John Perse

Le regard porté sur Saint-John Perse est chez Glissant, indissociable d'une thématique générale de son analyse qui s'impose dès la fin des années soixante avec *L'intention poétique*, et qu'il nommera très tôt « créolisation » (la notion aura dans sa réflexion une importance toute particulière avec de nouvelles implications, au cours des années quatre-vingt dix). Mouvement autant que réalité accomplie, l'idée de créolisation vise tout autant le processus de formation des sociétés créoles en tant que telles, que celui d'un devenir pressenti des cultures du monde, résultant de leur mise en relation active et accélérée. Ainsi conçue, la créolisation désigne tout l'imprévisible né de cette élaboration d'entités culturelles inédites, à partir d'apports divers. Elle se différencie se faisant du seul *métissage*, et nécessite certaines conditions d'épanouissement. Avec celle de Relation, il s'agit bien là d'une notion pivot dans la réflexion de Glissant, d'où l'étonnante étendue conceptuelle qu'elle occupe dans l'architecture générale de sa pensée : la créolisation est pour lui une grille de lecture du devenir du monde à grande échelle, un peu en ce « temps long » dont avait parlé Fernand Braudel. Avec ce concept en arrière-plan, Glissant fait de l'interaction et du contact des cultures une des catégories fondatrices de la modernité :

« Les théoriciens de la chose littéraire s'en sont tenus, le plus souvent avec bonheur, à la détermination des poétiques grâce auxquelles on estime que la littérature française, à partir de ce dix-neuvième siècle, est entrée dans la modernité. On formule ainsi une théorie des profondeurs, une pratique du langage-en-soi, une problématique de la structure du texte. (Je simplifie de la sorte, jusqu'à l'outrance critique.) On a feint d'oublier qu'un des pleins-sens de la modernité est donné, ici comme ailleurs dans le monde, par ce travail où les cultures des hommes s'identifient l'une l'autre, désormais, pour se transformer mutuellement. »¹¹

Or, dans ce processus, il distingue le magistère de certains précurseurs, à la tête desquels il place comme une triade fondatrice, formée par Segalen, Claudel et Saint-John Perse, tel qu'on peut le constater dans différents textes de notre corpus. Plus précisément, Saint-John Perse se retrouve alors dans un concert encore plus divers où selon certains paramètres induits par l'usage effectif de l'ouverture au monde, les productions littéraires sont réparties sur un axe de relation du « centre » (entendons l'Occident et la perception qu'il a de lui-même) à la « périphérie » (en somme, tout le monde extra-européen). Dans *Poétique de la Relation*, ce phénomène de contacts induit trois modalités, trois mouvements distincts : celui du centre vers les périphéries (incluant Segalen, Cendrars, Malraux, Michaux entre autres), celui des périphéries vers le centre (Supervielle, Saint-John Perse, Schéhadé), puis celui de la périphérie vers la périphérie, par la parole poétique et la « trace du nomadisme circulaire » (Kateb Yacine, Diop, Damas). Dans cette typologie, alors que Segalen accomplit effectivement le mouvement du centre jusque vers l'Asie et l'Océanie, Saint-John Perse procède de l'« ailleurs » natal (la Guadeloupe) vers le « Même » (cette « métropole » rencontrée au cours de l'enfance après l'arrachement à l'île), où il proclame l'universalité de la langue française :

« L'Asie, autre terre de conjonction et de permanence, est le lieu où, passant à côté des drames qui s'y nouent, se rencontrent ou se suivent, parmi d'autres, ces trois poètes : Segalen, Claudel, Saint-John Perse. Une part importante de leur œuvre s'y joue. Mais Saint-John Perse a parcouru le chemin inverse de Segalen. Il a commencé par fixer dans le souvenir le décor de son île natale, la Guadeloupe, et ce sera *Eloges*. Déjà pourtant sa réelle vocation aura été de partir, quoi qu'il en eût à souffrir. Segalen va vers l'autre, court à l'ailleurs. Saint-John Perse, né dans cet ailleurs, retourne au Même – vers le Centre. Il proclame

¹⁰ Edouard Glissant, « L'Étendue et la Profondeur », préface à Mary Gallagher, *La créolité de Saint-John Perse*, Paris, Gallimard, « Les Cahiers de la NRF », *Cahiers Saint-John Perse* N° 14, 1998.

¹¹ Edouard Glissant, *Poétique de la Relation*, op. cit., p. 36.

l'universalité de la langue française et qu'elle sera sa patrie. Les poèmes qui suivront tenteront jusqu'à la fin de dresser les cathédrales bruissantes de cet universel élu. »¹²

Poétique de la Relation témoigne d'une certaine évolution de ce regard et d'un accueil qui a gagné en complexité, à propos de la position propre de Saint-John Perse dans cet ensemble. L'évolution est réelle, car *L'intention poétique* ouvrait le rapport sur la phase d'une certaine réserve face à une poétique effectivement ouverte sur le monde, mais faisant usage d'un enchantement unilatéral au bénéfice d'une esthétique donnée – n'entrant pas en somme, estimait-il en tout cas à cette époque, en une communion suffisante et une connaissance pleine de l'ailleurs rencontré. Et Glissant pouvait alors conclure sur une sorte d'impasse (« l'Impossible en poésie ») :

« Poétiques marginales du monde, qui *exposèrent* le monde. D'aucune nous ne tirerons plénitude. Elles sont exemplaires : mais l'exemple ici ne voue pas. *L'implication*, oui. »¹³

A quelque niveau que ce soit, les trois auteurs réellement célébrés de la triade ne résistent pas alors devant ce constat d'une nécessité d'aller plus loin, ou plus profondément, dans une relation de réelle « implication » et non plus de la seule rencontre.

En filigrane du texte le plus critique vis-à-vis de la position de Saint-John Perse envers l'ouverture au monde et de sa place face à l'identité créole, celui du *Discours antillais* (1981), se dessine encore les ferments d'un approfondissement du regard : le rôle de précurseur décrit dès *L'intention poétique* n'aura de cesse de nourrir la réflexion, comme nous le verrons plus loin. De sorte que tout se passe constamment dans cette relation et l'évolution qu'elle implique, comme si rien n'était jamais figé au gré des relectures et des angles d'approche adoptés. On s'interdirait d'ailleurs de saisir quoi que ce soit à ce dialogue critique si on l'amputait de sa caractéristique de « débat ». C'est *avec*, *contre* puis à nouveau *avec* Saint-John Perse, comme il en est d'autres de ses « alliés substantiels » que Glissant révisé constamment, et reformule toujours l'appréhension du poétique. Et dans le prisme de la réflexion sur les processus de créolisation à l'œuvre dans la modernité, dans cet enrichissement lent et progressif de la « Relation », Glissant envisage toujours la pensée de Perse, moyennant bien des interprétations, tantôt sommaires tantôt visionnaires, comme un « tourbillon partenaire », pour reprendre l'expression de Césaire.

Le problème, véritable nœud gordien de cette vision d'une place problématique de Saint-John Perse dans le mouvement de créolisation, d'ouverture, d'*implication* dans la rencontre du monde, s'avère en fin de compte être celui de la postulation à l'universel. Pour comprendre sa position dans ce domaine, il n'est pas inutile de rappeler qu'en se différenciant radicalement sur ce point, de la négritude de Césaire et Senghor, Glissant récuse cette postulation, au nom d'un idéal de l'ancrage et dès *L'intention poétique*, recherche une autre voie d'accès au monde, qui réside justement dans ce concept de « Relation ». Le modèle n'est plus celui d'une universalité ressentie comme indistincte et surplombante, mais d'une plongée dans les spécificités, mises en dialogue par une sorte de vaste réseau. La nuance peut sembler ténue, mais elle est néanmoins capitale dans la pensée de l'écrivain, car en tout état de cause, l'universel lui paraît déjà suspecte d'une anthropocentrisme selon lequel l'Occident, même en déportant son regard vers l'ailleurs, tend à lui imposer un paradigme prédéterminé : « de l'un à l'univers », comme il le dit dans *L'intention poétique*, cet universel donné pour creuset de l'ouverture et de la générosité de l'échange, sclérose plus qu'il n'accueille. Et toute la tâche que tente de relever l'écrivain dès la fin des années soixante, jusqu'à ses plus récents essais, consiste à trouver ce nouvel espace où l'échange n'est plus vicié par un ordre préétabli et tenu pour suprême. Dans cet ordre d'idée, Segalen, Claudel et Saint-John Perse, en dépit de leur rôle avant-gardiste dans l'ouverture, lui paraissent tous trois postuler à cet universel quelque peu sclérosé (bien que dans son jugement, Glissant accorde sur ce point une place toujours infiniment plus nuancée à Segalen). C'est seulement en fonction de cet aspect que peut se comprendre toute la charge dirigée à l'encontre de la position supposée de Perse, dans *L'intention poétique* et *Le discours antillais*. Et c'est

¹² *Ibid.*, p. 42-43.

¹³ Edouard Glissant, *L'intention poétique*, *op. cit.*, p. 117.

en effet, à cette aune, un véritable acte d'accusation qu'il déploie à son propos, reprenant dans *Le discours antillais* le motif de la « fixité » dont lui paraît alors relever la parole de Saint-John Perse, visant selon lui un universel figé :

« Perse scelle ainsi l'ultime expression "totale" de l'Occident ; c'est le dernier trouvère d'un monde systématisé. En cela il s'oppose à Segalen : le Divers n'est que son accident, sa tentation, non son vocable. »¹⁴

Cette figure d'une fixité universaliste avait été l'axe même de la première salve du réquisitoire, qui surgit dans *L'intention poétique* :

« Il écrit la lettre suprême de l'Occident immobile et le premier chant de l'Occident partagé. Il invoque, il représente. Quoi ? La poussée, l'aventure, l'en-aller de ceux qui, mystiques et ravageurs, surprisent le monde, s'établirent dans l'ailleurs, fondèrent *une autre race*. Immobile ? Parce que cette errance de sa race (le regret que l'errance ait à ce point tari) le convainc d'avoir à demeurer, quand l'atavisme, le frémissement, la vocation l'emporteraient éternellement. Immobile, pour cet appétit des œuvres stables qui hante les Aventuriers. Immobile parce qu'il a le souci des valeurs qui peut-être se défont sourdement de lui, et dont il psalmodie avec une solennelle rigueur la permanence et la pérennité. Parce qu'il crie toujours revenir en Ouest, lui qui depuis trois siècles est parti vers l'Ouest. Et pourquoi partagé, sinon qu'il a, malgré son dire, greffé en lui le fourmillement, le bienheureux fertile (l'opulent, le grouillement) de ce qui à nouveau naît ? Partagés, son appel d'horizon, ses espaces démesurés, ses ascensions de terres en terres. Partagé, l'impact du monde. »¹⁵

Il n'est pas ici le lieu de discuter dans le fond, du bien-fondé pourtant hautement contestable de cette vision. Plus important pour l'heure est de noter qu'en cette étape âpre, avec celle du *Discours antillais*, si « cet appétit des œuvres stables » opère comme un paravent de l'éminente empreinte du mouvement dans ce rapport au monde de Saint-John Perse, si domine donc, avant le moment d'une réévaluation, la perception d'un prétendu immobilisme hélant vers l'universel, la formule dont se sert ici Glissant ne se borne pas au tour de rhétorique : un Occident immobile donc, mais aussi « partagé », résultant dit-il d'une greffe du « fourmillement » du monde, d'une trace laissée comme un supplément indélébile dans cette poésie. Une concession donc, en quelque sorte, que cette reconnaissance d'une imprégnation qui demeure. Mais en ce stade, c'est encore « malgré » le poète lui-même, de l'avis de Glissant, que s'est opérée cette greffe, tournant vers un universel qui, toujours, revient vers le Centre, chanté dans sa splendeur et donc magnifié. En dépit de toute concession marginale, la vision est encore unilatérale et tend à conforter et diffuser cette idée si répandue d'un chant, d'une rhapsodie des valeurs occidentales sur laquelle s'appuierait la poétique persienne. Et l'ancrage identitaire que Glissant perçoit chez Perse lui paraît uniquement relever d'une sorte d'essentialisme, puisque comme on le sait, c'est dans la langue française elle-même que Saint-John Perse a clamé cet ancrage.

Selon Glissant, Saint-John Perse a trouvé moyen de magnifier dans la célébration de l'Universel la trace laissée en lui par le lieu premier, et c'est d'ailleurs ce qui mène dans *Faulkner, Mississippi*, cette comparaison avec l'attitude de Camus vis-à-vis de son Algérie natale (qui aura trouvé cette transcendance dans une « conscience inquiète ») :

« Ce lieu, leur Lieu, Saint-John Perse et Camus l'ont emporté avec eux comme une source mélancolique et frémissante, c'est *Eloges* et c'est *Noces à Tipasa*, comme une poétique, et ils l'ont transcendé dans autre chose, la sobre clarté de la conscience inquiète ou l'équanimité de la pensée de l'Universel. »¹⁶

La langue revendiquée comme havre de l'identité, devient un autre lieu, un autre vecteur de l'universel – ce qui, aux yeux de Glissant, ne peut être recevable en tant que tel : faire d'une langue française vécue comme atavisme le levier d'une universalité omnipotente, est dans cette optique la meilleure manière d'entériner le vieil ethnocentrisme occidental. C'est dans ce sillage qu'il distingue dans cette conception de la langue, et partant de la parole poétique portée vers le monde, comme le besoin de résoudre le vertige de l'errance :

¹⁴ Edouard Glissant, *Le discours antillais*, op. cit., p. 430.

¹⁵ Edouard Glissant, *L'intention poétique*, op. cit., p. 108.

¹⁶ Edouard Glissant, *Faulkner, Mississippi*, op. cit., p. 310.

« Voir rouler le monde, bateau ivre, et en tenir le livre de bord, – il en provient par force comme une vocation du rien (du non enraciné) ou du trouble (du non fixé), comme un appétit de transcendance qui en nulle œuvre ne se pourra satisfaire, comme une délectation d’Être, poussé de proche en proche à la seule demeure qu’il élira éternelle et stable – la parole. “Je reprendrai ma course de Numide, longeant la mer inaliénable.” Vers où, sinon “un grand poème né de rien”, “un grand poème délébile”, et par où ? – “Innombrables sont nos voies, et nos demeures incertaines...” Voici le monde universel : conducteur du lai. Disons-le : ici l’univers existe pour que le poème soit. »¹⁷

Glissant voit dans certains procédés d’organisation du texte, comme par exemple chez Perse celui des grandes énumérations, cette tâche assignée à la poésie, d’un « recensement de l’universel magnifié » :

« Le procédé de listage inventorie, amasse et révèle les composantes souvent cachées d’une digenèse : cachées, quand la digenèse prétend se donner pour genèse. [...] On connaît les listes solennelles de Saint-John Perse : de métiers, de lieux, de moments de l’histoire. Les très chantants « *Celui qui...* », dans *Anabase* et dans *Exil* : « ... celui qui trouve son emploi dans la contemplation d’une pierre verte », etc. : ces listes-là égrènent leur matière en une procession d’individus, qui sont tellement inéluctables et qui se complètent tant. Le recensement se l’universel magnifié. La cadence rituelle. Le souffle de l’homme mesurant la démesure du monde. »¹⁸

Sous la superbe des agencements mêmes de ce qu’on a coutume de nommer la faculté déclamatoire de la parole persienne, Glissant voit encore dans cet usage de la langue, à l’instar de Faulkner et Césaire, une sourde restauration des schèmes anciens et connus de l’Universel et de l’ordre de la Genèse (à entendre ici, comme l’ordre traditionnel d’une filiation unique – avec toutes les révérences qu’occasionnait le lien à une matrice une et indivisible – et auquel Glissant oppose la notion de « digenèse ») :

« Des procédés [...] démultipliés ne mènent pas aux révélés absolus de l’alchimie d’une Genèse, ce sont les détours infinis par quoi une digenèse trame ses traces et entre dans le conjectural du monde. Il s’agit là, pour les écrivains de cette aire culturelle dilatée, qui se rencontrent par-delà les supposés des langues diverses qu’ils utilisent – et même si par exemple Faulkner oppose l’*Interdit maudit* à toute créolisation envisageable, et même si Saint-John Perse se confie pour finir à la magnitude d’un *Universel* de la langue et de la connaissance, et même si Aimé Césaire traverse, en quête d’une douloureuse *Essence nègre*, les agitations de la diaspora africaine, – dans tous ces cas (*Interdit*, *Universel*, *Essence*) déjà pourtant d’une parole qui sous des modes si totalement différents mêle la prescience du conte au souvenir du mythe, la leçon à venir de toute digenèse à la règle déjà dictée d’une Genèse souveraine, hier encore estimée indépassable. »¹⁹

Dans *Le discours antillais*, cette vision d’une parole comme relais de l’Universel intervient encore, dressant un parallèle entre la fixation de la parole par le poète et le vécu de l’errance :

« On voit que chez Perse davantage l’errance croît, davantage la parole se “fixe”. Jusqu’à tenter de minéraliser un Universel sans failles, pour n’avoir pas à l’approcher (l’intimider ni le pervertir) aux travers hésitants d’un seul donné. Comme si la pure architecture du langage était la première réponse, la seule, au manque de l’errance. Le monde est en Ouest, et l’Ouest est langage ; Perse y fondera sa réelle demeure. [...] La fixité. L’exigence de retenir au mot la pulpe et la chair. [...] Saint-John Perse est présent au monde, même si c’est pour l’éblouir de gloire. [...] Oui. Davantage l’errance se déroule, davantage la parole s’émeut de fixités. »²⁰

Dans *Poétique de la relation*, l’argument est répété, débouchant finalement sur l’idée d’un usage de l’errance qui, par le biais de l’universel, nie le Divers – et l’acte d’accusation d’être renchéri :

« L’errance de Saint-John Perse est sévère, elle prend cours dans cette gageure : un ici (l’Europe) vers où il faut remonter par choix, un ailleurs (les Antilles) d’où on part. Il n’aurait pas supporté de jouer les colons de

¹⁷ Edouard Glissant, *L’intention poétique*, op. cit., p. 112.

¹⁸ Edouard Glissant, *Faulkner, Mississippi*, op. cit., p. 272-273

¹⁹ *Ibid.*, p. 284-285.

²⁰ Edouard Glissant, « Saint-John Perse et les Antillais », *Le discours antillais*, op. cit., p. 430-433.

l'univers, comme il m'a longtemps paru, ni d'en être le vagabond, comme a essayé Rimbaud. Il hausse en lui l'universel, forgé d'impossibles. Pour les mêmes raisons, son universalité ne fréquente pas l'exotisme, elle en exprime, non pas seulement l'austère critique, mais la négation naturelle. »²¹

L'errance²² vécue comme destin, crée donc dans la langue comme une tension fondamentale vers l'Un, via l'universel ; c'est selon cette articulation que Glissant parle alors de ce concept qu'il forge – avant qu'il ne soit repris plus tard par Patrick Chamoiseau et Raphaël Confiant²³ – de l'« errance enracinée ». C'est en cette manière de tournant dans l'évolution du regard porté sur le poète que le texte de *Poétique de la relation* est assez exemplaire de la dualité d'un lien au poète qui n'oscille pas, mais parvient à synthétiser d'un même mouvement à la fois la critique arrimée à cette grille interprétative provenant de l'élaboration et de l'approfondissement des concepts de créolisation et de relation, et la reconnaissance de la position de précurseur en Saint-John Perse, façon non pas de mitiger la sévérité exprimée, mais de la compléter en somme par un je-ne-sais-quoi en vertu duquel est réaffirmé le caractère visionnaire de l'œuvre. Savant mode d'agencement rhétorique qui seul permet de comprendre dans quelle mesure par ce double mouvement, le texte de *Poétique de la relation*, « Une errance enracinée » entérine la critique précitée d'un enracinement dans l'errance et finalement dans l'universel, avant de replacer Perse quelques lignes plus loin, dans l'horizon d'une vision anticipatrice, et même « prophétique » :

« Le départ et l'errance seront interprétés chez Saint-John Perse comme rejet des histoires des peuples, mais leur magnificence comme assumption de l'Histoire, au sens hégélien. Cette errance-ci n'est pas enrhizomée, mais bien enracinée : dans un vouloir et une Idée. L'Histoire ou sa négation, l'intuition de l'Un, voilà les pôles magnétiques de la pensée de l'Occident, où Saint-John Perse a fondé son nom. Il a cru que la condition de la liberté est pour chacun de n'être pas gouverné par une histoire, sinon celle qui généralise, ni limité par un lieu, si celui-ci n'est spirituel. Cette dimension héroïque de l'universel nous permet de nous retrouver dans son œuvre, même alors que nous en récusons les modèles généralisants. Il se pourrait aussi que cette passion qui anime l'œuvre (d'être étrangère à un espace et à un temps – l'histoire et le lieu antillais – pour elle si problématiques, et d'être enracinée dans une errance si absolue) nous rassure, quant à nos contradictions vécues ici et maintenant. C'est que la poésie de Saint-John Perse, si elle n'est pas le raccordement épique des leçons d'un passé, augure un nouveau mode du rapport à l'Autre, qui par paradoxe, et à cause même de cette passion d'errance, prophétise la poétique de la Relation. L'en-aller perpétuel permet d'amasser roches, de tramer la matérialité de l'univers, dont Saint-John Perse fait son récit. Ainsi rencontre-t-il à la fin Victor Segalen, dont il a peu parlé, sans doute parce que leurs itinéraires, de la même somptueuse manière, en sens opposés, se défont. Sur ce chemin du monde, il nous précède en nous ignorant. Quand nous le rejoignons, il dessine toujours à notre intention, mais figées dans son généreux renoncement, les figures de nos solitudes à partager. »²⁴

On l'aura compris, ce texte est crucial et permet par excellence de comprendre la profonde dialectique en vertu de laquelle l'œuvre de Saint-John Perse est relue à la lumière de ces « contradictions vécues » qui sont celles de Glissant lui-même dans sa recherche non d'une conciliation, mais d'une nouvelle articulation entre l'ancrage et l'écoute du monde. Les allers-retours notionnels témoignent encore de cette vaste forge conceptuelle dans laquelle prend place la constante référence à la position de Saint-John Perse face à ses propres approches, en devenir – et en vérité, au-delà des proclamations et des fixités apparentes, ce n'est pas à une « œuvre stable » que Glissant à affaire dans ce vis-à-vis perpétuel, mais à un tout qui lui-même a évolué dans des modes infimes et pourtant signifiants, de négociation avec les lieux de l'identité, les motifs de l'errance et de l'exil et le rapport au monde. C'est cette plasticité, même au prix d'un débat rude mais ô combien stimulant, qui fonde aussi le tribut de ce réexamen continu de l'œuvre. On pourrait, pour illustrer cette confrontation de Perse au corpus

²¹ Edouard Glissant, *Poétique de la relation*, op. cit., p. 50.

²² En tant que telle, l'errance est plutôt une valeur laudative chez Glissant, lui qui la définit comme « la capacité à se tenir en vivant suspens, loin des certitudes fondatrices et systématiques ; la pulsion aussi des héros épiques vers des ailleurs qui renforceraient la racine ou en compenseraient le manque. » (*Faulkner, Mississippi*, op. cit., p. 162-163).

²³ Cf. Patrick Chamoiseau / Raphaël Confiant, « L'errance au monde enraciné », *Lettres créoles, tracées antillaises et continentales de la littérature, 1635-1975*, Paris, Hatier « Littérature », 1991, p157 à 159.

²⁴ Edouard Glissant, « Une errance enracinée », *Poétique de la Relation*, op. cit., p. 53-54.

conceptuel propre à Glissant, procéder à toute une explication de texte du passage cité, tant il procède d'une mise en regard d'une certaine interprétation de l'œuvre, avec des modèles proposés par l'écrivain lui-même : pour ne citer que ce point par exemple, il est à remarquer que face à la prise en compte de ce qu'il nomme l'« errance enracinée » de Saint-John Perse dans l'universel (par la langue), Glissant oppose (en négation : « Cette errance-ci n'est pas enrhizomée ») le modèle de ce concept qu'il a élaboré – à la suite d'une inspiration revendiquée de Deleuze et Guattari –, d'enracinements multiples permettant la « Relation », à travers la figure du « rhizome », conte la racine unique – et c'est là un motif qu'il exposera souvent au sein de ses essais, notamment dans les années quatre-vingt dix. Dans le même mouvement, la réintroduction du modèle tant célébré de Segalen, permet de lier les expériences du lien au Divers, comme des parallèles qui finissent par se rejoindre. Mais la critique n'opère pas seulement une sorte de synthèse avec une réévaluation conceptuelle, elle accueille aussi une attention très fine, et souvent en avance sur la critique spécialisée elle-même, à de grands faits de la poétique persienne – comme il en est ici par exemple (mais les cas sont assez nombreux) de cette allusion à la conception de l'Histoire selon Saint-John Perse, qui laisse à l'homme la liberté d'une insoumission aux déterminismes de toutes sortes, comme l'a si bien analysé récemment encore Colette Camelin.²⁵

En cela, le déchiffrement de la poétique persienne par Glissant ne se limite pas à cette mise au crible de l'attitude du poète face au monde (critique qui, encore une fois, est discutable en elle-même, reposant sur une vision subjective, liée à un corpus théorique personnel et dont il importe surtout de déterminer l'évolution), mais s'accorde avec un souci de décryptage sinon plus neutre, en tout cas d'une plus grande objectivité, des paramètres, des structures d'un *èthos* de l'exil persien, conçu comme une sorte de métaphysique du non-enracinement, qui permet d'envisager à la fois la trajectoire biographique de Leger et l'insertion de cette expérience vécue comme fondatrice, dans les méandres mêmes de sa poésie. Ce décryptage-là nous rapproche d'un déchiffrement qui défriche aussi le texte par le nouvel éclairage de ce motif si souvent commenté de l'exil. Insistant sur l'idée que l'exil est éminemment revendiqué comme position assumée, mais aussi recherchée, Glissant se tourne vers la définition d'un exil atavique, qui plongerait ses racines vers une tension anthropologique qui ramène d'ailleurs à certaines névroses de l'identité créole (nous y reviendrons plus loin). L'important, dans cette analyse des fondements lointains de cette tension vers l'exil, est que Glissant y détermine une interprétation qui permettra d'appréhender l'œuvre à l'aune d'un nouveau protocole de lecture.²⁶ Il n'est plus question dès lors de réquisitoire, mais à proprement parler, de critique spécifiquement « persienne », avec la préfiguration de relectures très fructueuses pour l'avenir de l'étude du texte – et c'est dès *L'intention poétique* que se déploie cette vision renouvelée :

« Le poète se confond ainsi au voyageur : le seul asile est du poème. Contre le *trouble* principal, l'assurance du verbe. N'ayant place nulle part, le voyant fonde l'exil. Il le revendique, au besoin le provoque. "J'habiterai mon nom." Exil de Crusoé dans la ville, exil de l'officier qui en secret s'élite officiant. Car *l'exil n'est point d'hier* : il commença dans le départ de la première caravelle. Ce n'est pas état, mais passion. *Plus lointain déjà que l'orage qui roule*, il est dans le voyage, il est aussi dans la halte. Voyez comme il assaut perfidement l'être, le trouble à nouveau. Car au poème intitulé *Exil*, il est dit : "Me voici restitué à ma rive natale..." L'exil est-il d'Europe, ou d'Amérique ? Pourquoi ce trouble ? D'où, le départ ? De vrai, l'exil est exigence. Le quittant, le poète n'entrera pas dans une maison (sinon éphémère encore, dressée contre un cap, pavillon haut), mais dans cet ultime foyer où remue "l'obscur naissance du langage." »²⁷

Ce sont les procédures mêmes de la représentation de l'exil dans la poésie de Saint-John Perse qui se trouvent ici comme éclairées sous un jour nouveau par cette métaphysique du non-enracinement provoquée et constamment réitérée. Tout cela, avec de surcroît la recherche de l'origine de l'exil : les pistes déterminées sont en effet potentiellement très porteuses, et on peut être étonné de la relative méconnaissance par la critique persienne en tant que telle, de ces voies proposées pourtant dès 1969 ;

²⁵ Cf. Colette Camelin, *Saint-John Perse. L'imagination créatrice*, Paris, Hermann, 2007.

²⁶ C'est en tirant partie de cette grille de lecture que je tâcherai d'aborder à nouveau le motif, dans une seconde contribution (cf. *infra*) : « Rives et dérives de l'identité : Saint-John Perse, l'exil et le renouement ».

²⁷ Edouard Glissant, *L'intention poétique*, op. cit., p. 112.

on aurait tout intérêt au sein des études du texte, de s'inspirer des contours d'analyse projetés par Glissant, en les croisant avec tout le bénéfique philologique de ces dernières années, qui a lui-même ouvert les chemins d'une relecture attentive de détail. Car tout coïncide effectivement, sinon dans la perspective d'un progrès linéaire du commentaire, tout du moins dans le lien à effectuer entre ces pures visions critiques, avec leur génie propre, et l'attention au grain du texte.

C'est encore en opérant un très subtil déchiffrement, et en empruntant encore la voie du comparatisme, que Glissant parvient à relire, comme il a été surtout à amené à l'expliquer dans certaines interventions publiques, les modalités d'écritures des traces de créolité chez Perse – entendons par là les quelques empreintes présentes çà et là, surtout dans *Eloges*, de la syntaxe créole ou d'expressions vernaculaires, phénomène que l'on a déjà beaucoup commenté, tel que l'a occasionné par exemple la clause d'« Eloges », XIV, « Pour moi, j'ai retiré mes pieds ». ²⁸ Mais Glissant ne remet jamais totalement ses pas dans les études déjà établies, et sur ce point, il s'est servi d'un motif par lequel il parvient à dresser encore un parallèle avec Faulkner, à la faveur duquel il perçoit dans l'écriture des stratégies de « différencement », apport fondamental à la modernité littéraire. C'est ce qu'il nous avait expliqué dans son intervention au colloque organisé en 2004 en Sorbonne :

« On a mis du temps à découvrir chez Perse ce qu'on nomme les créolismes. Mais il est plus important de découvrir comment dans sa poésie les créolismes sont amenés : il les cache, les dérobe. On pourrait évoquer de nombreux exemples. Quand il parle dans *Eloges*, de “ces cayes plates, nos maisons”, il cache le créolisme tout en le désignant (une maison en créole, se dit “caye” ; il s'agit donc bien de “nos maisons”, alors que le terme ici est utilisé dans une métaphore marine). Désigner pour mieux cacher, ou inversement, est déjà extraordinaire en soi. Ou encore, quand dans le premier chant, il est question d'une femme “qui traîne : ses toiles, tout son linge et ses cheveux défaits”, le créolisme est encore présent mais sous-jacent dans le terme “toile”, qui désigne en créole le vêtement (définition précisée pourtant : “tout son linge”). Commence là une rhétorique qui est la même que celle que pratique Faulkner : désigner les choses par un référent extrêmement précis, mais que personne ne peut deviner. L'intérêt est d'y reconnaître un processus d'*écriture différée*, qui est une nouvelle manière de concevoir la poésie et la littérature. Même quand les créolismes ont disparu en tant que tels, le différencement persiste dans la vision du monde. De même toute l'œuvre de Faulkner dit que l'esclavage est la damnation du sud des Etats-Unis, sans jamais le dire. Un art de la rhétorique est incontestablement en jeu ici. » ²⁹

En somme, une créolisation dérobée, « dissimulée » dit encore Glissant dans sa préface à Mary Gallagher, où il synthétise aussi cette idée qu'il nous expliquait en 2004 :

« Je voudrais suggérer que cette créolisation chez Saint-John Perse est cachée le plus souvent, qu'elle ne se déclare pas et qu'au contraire elle utilise la subtile équivoque du poétique (l'art de commettre les mots) pour révéler, sans la manifester, sa nécessaire diversion ». ³⁰

Identité, créolité, créolisation : Glissant arpenteur de Saint-John Perse

Peut-on « arpenter » un écrivain, hormis le décryptage de son œuvre considérée en tant que telle ? Oui, dans la mesure où l'arpentage implique le calcul d'une étendue, figure que l'on pourrait mobiliser pour matérialiser la constante réévaluation dont il va être question. Dans le cas de la relation de Glissant à Saint-John Perse, même si comme on l'a dit, les termes d'une lecture vaste dépassent les

²⁸ Saint-John Perse, « Eloges », XIV, *Eloges*, O.C., p. 47.

²⁹ Nous en proposons là une transcription écrite ; l'enregistrement de cette intervention est toujours consultable sur [Sjperse.org](http://www.sjperse.org), à l'adresse suivante : <http://www.sjperse.org/hommagesjp.glissantoster.htm>. Il s'agit d'un dialogue avec Pierre Oster animé par Samia Kassab-Charrfi et Loïc Céry, dans le cadre du colloque « Pour fêter un poète – Hommage à Saint-John Perse », organisé par Loïc Céry à Paris IV-Sorbonne, en septembre 2004, ayant donné lieu à un programme radiophonique de douze heures réalisé pour France Culture et diffusé dans « Les sentiers de la création » en janvier-février 2005. Les enregistrements de l'ensemble du programme sont à consulter et à télécharger en accès permanent sur [Sjperse.org](http://www.sjperse.org/hommagesjp.htm) : <http://www.sjperse.org/hommagesjp.htm>

³⁰ Edouard Glissant, « L'Etendue et la Profondeur » (*op. cit.*, p. 12-13). Sont alors exposés les exemples évoqués plus haut.

données de la réception antillaise, il est indéniable néanmoins que cette relation a marqué une mutation radicale dans cette réception elle-même, et rendu possible la réappropriation dans le concert antillais de la parole du poète, mouvement que poursuivra la créolité et notamment Chamoiseau.³¹ Bien sûr, comme on peut le deviner, c'est certainement dans ce contexte que le lien à Perse emprunte les accents les plus rudes du réquisitoire, puisque le point de départ est celui d'une relation traumatique vis-à-vis de la position problématique de Saint-John Perse à l'égard des Antilles telle qu'elle est exprimée dans *Eloges* notamment. On le comprendra tout aussi aisément : dans ses fondements mêmes, l'œuvre de Glissant, qui n'est pas qu'une œuvre poétique ou fictionnelle, mais également une œuvre conceptuelle primordiale pour la réflexion sur l'identité antillaise, n'aura pas fait l'économie de ce vaste réexamen où le rapport de Perse aux Antillais est littéralement disséqué et remis en cause, remis en jeu. En cette phase sans concession, les termes sont parfois d'une véhémence qui peut étonner, mais qui doit être replacée dans son contexte : le texte du *Discours antillais* notamment, « Saint-John Perse et les Antillais », qui s'apparente parfois à l'anathème, est au centre de ce moment indispensable à la réappropriation, et où il a fallu en quelque sorte « purger » la relation de tous les présupposés, toutes les problématiques jusqu'alors non digérées parce que non envisagées frontalement ; c'est donc encore une dialectique qui est en action ici, il ne faut pas le perdre de vue et tenir ces considérations pour rédhitoires des développements ultérieurs. Il s'agit au contraire d'y voir comme les prolégomènes nécessaires d'une inclusion assainie, qui se confirmera par la suite, comme nous le verrons. « Oui, tout cela sera. Oui, les temps reviendront, qui lèvent l'interdit sur la face de la terre. Mais pour un temps encore c'est l'anathème, et l'heure encore est au blasphème », comme le dit *Sécheresse*...

Glissant part de cette tension profonde de Saint-John Perse vers l'errance abordée plus haut, cet exil atavique que l'écrivain situe dans des soubassements proprement anthropologiques. Il s'agit, pour lui qui a soigneusement analysé la place assez contradictoire de la classe *békée* dans la société créole, de l'une des traductions de ce « déport identitaire » propre aux Antilles de l'époque coloniale avant que n'ait été assumée une identité spécifique et autonome. Contrairement à une identité rhizome où la pluralité est accueillie en elle-même, Perse est perçu dans une ère où l'identité est encore ressentie par un positionnement exogène où le rattachement à des ailleurs mythifiés est porteur de toutes les névroses. A travers la revendication systématique de l'errance, Glissant voit chez Perse l'avatar d'un déchirement identitaire, entre l'ascendance française et le « séjour » antillais – d'où la difficulté d'un rapport non ambigu au poète de la part des Antillais, qui veulent alors penser les conditions d'un ancrage :

« Si Perse était venu à un autre monde, s'il était venu ailleurs au monde, il eût certes été plus contraint par des enracinements, des atavismes, une glu de terre qui l'eût attaché ferme. La naissance antillaise au contraire le laisse ouvert à l'errance. L'univers pour l'errant n'est pas donné comme monde que le concret limite mais comme passion d'universel ancrée au concret. On ne voit pas assez que Perse vit là le drame du Blanc créole, distendu entre une histoire métropolitaine qui souvent ne le “comprend” pas (et dont par réaction il revendique avec énergie la parenté légitimante) et une nature antillaise dont les atteintes le marquent de nodosités qu'il lui faudra peut-être exclure. Malgré qu'il en ait, Perse a vécu, à une hauteur insoupçonnée tant de ses pairs créoles que de l'exégète français qui enfin le consacre, une telle distorsion. Il n'est pas étonnant que pour ceux des Antillais qui au contraire se vouent à réconcilier, par-delà le désordre colonial, nature et culture antillaises, le rapport à Perse soit ambigu, réticent. Comment, pour nous, consentir à sa nature antillaise, quand il échappe à notre histoire et ainsi la nie ? »³²

Partant, Glissant dans *Le discours antillais* va même jusqu'à récuser l'appartenance de Perse à l'identité créole. Et cette révocation sans appel pèsera un temps sur une promesse de réappropriation, tant elle semble alors exclure durablement :

³¹ J'ai étudié ailleurs la relation de Chamoiseau à Perse : Loïc Céry, « Réinventer la trace : Perse selon Chamoiseau, ou “l'indéchiffrable éclat d'une longue intuition” », *Calliope, Archive de Littérature et Linguistique*, vol. 5, N° 3, juillet 2002. Cf. aussi mise en ligne au format pdf sur Sjperse.org, à l'adresse suivante : <http://www.sjperse.org/chamoiseau.pdf>

³² Edouard Glissant, « Saint-John Perse et les Antillais », *Le discours antillais, op. cit.*, p. 430.

« Car il n'est pas antillais. Il n'est pas impliqué à cette histoire : pour ce qu'il fut libre de s'en départir. L'imposition de l'entour, ce ne fut pas pour l'enfant qu'il était une sommation d'avoir à demeurer. Ce fut la vocation de partir. Perse choisit de partir sans fin, de "partir en Ouest", là où l'Occident n'est plus un donné concret mais un Idéal. Perse rejoint ce qu'est devenu Dante. Il sublime nature et histoire dans la seule Histoire du Verbe. *Eloges*, c'est encore le mot ; *Amers*, c'est bien le Verbe. On ne saurait lui en faire grief. Qu'il n'ait pas voulu être antillais, lui que ses ennemis en politique décriaient comme le "mulâtre du Quai d'Orsay" ; qu'il ait trouvé justice aux déprédations des conquérants, eu égard à leur œuvre de rassembleurs ; que sa poétique se soit cristallisée (d'*Anabase* à *Amers*) en un universel sans particulier – quoi de plus évident ? L'écrivain actuel de ces Antilles non encore nées est par logique un produit d'exportation ; là où Perse, par choix continu, s'écarte et se hausse. Il fait ainsi projet de ce qui pour nous est souffrance. Mais c'est la même passion. »³³

On a vu plus haut de quelle manière *Poétique de la relation* va apporter un second terme à cette dialectique pour l'heure encore marquée par l'acrimonie.³⁴ Il faut y voir aussi comment certaines traces de l'identité créole de Perse sont remises en perspective par Glissant, par une intelligibilité qui lui permet de reconnaître dans son verbe, comme le fit Emile Yoyo,³⁵ mais avec des infléchissements, une oralité qui n'est pas uniquement déclamatoire, mais garde mémoire du conte créole, sans pour autant s'identifier à lui, chantant et célébrant l'aube de l'enfance, sans les ténèbres de la « parole de nuit » que brasse le conteur créole :

« L'oralité de Saint-John Perse, je suis étonné d'entendre comme on tente parfois de la réduire à une déclamation. On ne saurait pourtant la mettre en scène. Il s'y étend trop de plages d'évidence, çà et là barrées de souches, quand la langue s'épaissit en nodosités. L'évidence déclamée est tout de suite transparence tautologique. C'est l'erreur qu'on commet trop souvent avec le poète, de croire que son texte emplit, définit, la scène d'un théâtre. Cette oralité-là ne mène à aucune publicité, elle est l'équivalent (l'alternative) à la pudeur. C'est une oralité qui ne se prononce pas, mais s'articule en entendements souterrains. Ce qui distingue Saint-John Perse du conteur antillais, d'abord : qu'il n'y a pas autour de lui un cercle qui résume la nuit. Il n'y a pas de flambeaux à l'entour de cette parole ; seulement la main tendue vers l'horizon qui monte, houle ou haut plateau. C'est l'infini toujours possible. La ronde de la voix est démultipliée au monde. L'oralité de Saint-John Perse ne s'enclôt pas du bruissement des ténèbres, d'où on devinerait l'entour : elle salue les aubes, quand les échos lointains se mêlent déjà aux bruits familiers, que la caravane prend le départ du désert vivace. [...] Cependant, pour Saint-John Perse comme pour l'homme des contes, la même aventure se prépare. Dans la sévère transcendance du poème comme dans l'ordonnance du conte, les ruptures et les densités de l'oralité provoquent ces impossibles : pour celui-ci le lieu où il demeure, pour celui-là le monde où il va. L'habitant, le pèlerin vivent ce même exil. »³⁶

Une conjonction donc s'opère *in fine*, entre les pratiques de la parole poétique par Saint-John Perse, et les structures du conte créole. C'est ce que Glissant dit encore dans sa préface à l'ouvrage de Mary Gallagher, « L'Étendue et la Profondeur » :

« La créolisation "dissimulée" dans l'œuvre de Saint-John Perse fait qu'il rejoint, ou qu'il développe, et autre auteur issu de l'univers des Plantations, William Faulkner, les procédés du conteur, créole ou amérindien ou noir-américain : l'accumulation dans la description, la répétition dans les récits, l'assonance dans l'exaltation poétique, la hachure des rythmes, et ces précieux listages d'*Anabase* (« ... celui qui trouve son emploi dans la contemplation d'une pierre verte... »), par quoi le réel est tramé en étendue, récusant toute fausse profondeur. Ces techniques de l'oralité ne sont nulle part données comme telles, ni proclamées ni revendiquées dans l'œuvre. Le détour poétique (la "traduction" subreptice du créole ou sa trop visible mise en scène) crée un "liant" aussi puissant que le fait par ailleurs l'invention "directe". La parole poétique est multiple, ce qui la construit pourtant est son unité souterraine. Étendue et Profondeur. »³⁷

³³ *Ibid.*, p. 431.

³⁴ Et même par une certaine amertume : « Je crois de même que s'il lui arriva de penser aux Guadeloupéens ou aux Martiniquais qu'il connaissait si peu (lui qui chanta de nos pays un si rare éloge), ce fut avec hauteur certes mais regret. Les histoires lézardent l'Histoire, elles rejettent sur des bords irrémédiables ceux qui n'ont pas eu le temps de se voir au travers des lianes amassées. » (*Ibid.*).

³⁵ Cf. Emile Yoyo, *Saint-John Perse et le conteur créole*, Paris, Bordas, 1971.

³⁶ Edouard Glissant, *Poétique de la relation*, *op. cit.*, p. 51-53.

³⁷ Edouard Glissant, « L'Étendue et la Profondeur », préface à Mary Gallagher, *La créolité de Saint-John Perse*, *op. cit.*, p. 13-14.

Ce moment au cours duquel les structures de la parole sont rapprochées par Glissant des structures créoles, marque aussi la continuation de cette dialectique poursuivie depuis *Poétique de la relation*. Mais ce tournant n'a été qu'une amorce : la réappropriation s'est amplifiée, et va féconder les données d'un nouveau regard comme on le verra avec les plus récents essais de Glissant. Dans cette démarche, où le temps d'une fréquentation qui ne s'est jamais interrompue a joué son office, l'arpentage du *Discours antillais* paraît déjà lointain et largement dépassé, car les dimensions sont maintenant reconnues comme transcendant le débat sur les appartenances identitaires :

« Est-ce que le poète est antillais, est-ce qu'il est créole ? Il l'est, et il ne l'est pas. Il l'est par nature (et il profite en poésie de cette nature), et il est français (c'est-à-dire pour lui sempiternel) par choix et vocation, par désir d'éternité. Les circonstances historiques de la rencontre entre cultures, et de l'apparition de cultures nouvelles, composites et ardentes, d'abord incertaines d'elles-mêmes parce que menacées, ont donné lieu à de telles représentations du trouble du monde ».³⁸

Se prépare alors cette vision symphonique, nourrie de partitions océaniques, que l'on verra se déployer dans les années deux mille. Mais déjà en 1996, *Faulkner, Mississippi* préparait le passage, animait la transition par les voies comparatistes que l'on sait, et avec parfois des accents ironiques, comme de manière caractéristique l'ouverture de l'essai, sur une observation des deux écrivains, Faulkner et Saint-John Perse, dans leurs attitudes de poses photographiques et ce qu'elles laissent présumer à Glissant de leur présence :

« Elle me fait remarquer comme, sur les photos de ce magazine, les deux écrivains se ressemblent. Des messieurs à la mine non pas hautaine mais hautement réservée, qui vous scrutent – l'un tout placide, l'autre comme en-allé dans un songe de grandeur – ou plutôt qui consultent en eux-mêmes quelque chose qu'ils partageraient au loin de vous. Je rappelle – le fais-je vraiment, ou c'est plutôt une lubie d'écrivain qui se penche distrait (d'un trait) sur ce qu'il a écrit – que je les ai souvent associé dans mes livres, recourant alors aux lieux communs qu'on entasse en ces fois-là (mais ces lieux communs sont des lieux d'émission d'une pensée-monde) : deux auteurs de Plantation, deux hommes à la limite d'une caste, en cet espace où elle s'effritera bientôt, deux békés en fait, mais si marginaux parmi leurs semblables, deux poètes en prise avec l'inlâchable question de la race et du rapport tumultueux avec une autre race, que les vôtres ont longtemps dominée ; que l'un d'entre eux, tendu vers l'universel, feindra d'ignorer, que l'autre approchera avec une incrédulité savamment dispersée : tous deux à une frontière de la vue ; en cette marge où il est si difficile d'évaluer ou de tracer son rapport à l'Autre ; tâchant de contourner, tâchant d'aller à fond, ramenant des béances, des éblouissements, de puissantes beautés, se roidissant aussi dans leur écart, tourmentés et condescendants, tête renversée vers le haut, Saint-John Perse, ou au contraire obstinément maintenue à la parallèle du sol par un étai rectiligne et inéluctable, William Faulkner. »³⁹

Contrechamp et dialogue filé : Glissant interlocuteur de Saint-John Perse

Bien avant que ne s'engage la mutation décisive qui va réorienter au début des années quatre-vingt dix la relation substantielle de Glissant à Perse, les ferments des premiers commentaires avaient déjà signifié comme on l'a vu en filigrane, l'édification conceptuelle dans laquelle s'était engagé l'écrivain lui-même, dressant ce lien en opposition, ou plus exactement dans un rapport que l'on pourrait qualifier de « contrechamp », d'une entreprise intellectuelle personnelle. De sorte que ce n'est ni par subterfuge, ni par brusque métamorphose que va se réaliser la sensible refonte du dialogue : les données mêmes de ce contrechamp y sont agissantes. On l'a assez dit, au sein de l'œuvre poétique elle-même, *Les Indes* constitue l'acmé de l'intériorisation de la poésie de Saint-John Perse ; et c'est justement en *contrechamp* que le poème, publié en 1956, constitue à n'en pas douter une manière de contre-pied tragique à l'épopée de la conquête décrite par Perse dans *Vents* : s'inspirant du *Journal* de Christophe Colomb, Glissant s'y confronte au cauchemar de la traite, y puisant le motif de six chants

³⁸ *Ibid.*, p. 16.

³⁹ Edouard Glissant, *Faulkner, Mississippi*, op. cit., p. 11-12.

douloureux par lesquels est édifié le puissant mémorial du crime colonial.⁴⁰ Et c'est encore en contrechamp qu'il s'agissait pour Glissant, dès *L'intention poétique*, d'affirmer sa propre position par rapport au Divers (avec le modèle de Segalen), d'édifier le corps notionnel de la créolisation, et d'affirmer sa profonde préoccupation d'un enracinement qui laisse l'espace possible à une authentique rencontre du monde. L'œuvre poétique de Glissant, dès ses premiers recueils, est habitée de cette obsédante recherche du lieu comme socle d'une parole non illusoire et toujours ouverte. *Boises* en 1979, puis *Pays rêvé, pays réel* en 1985 vont renforcer cette tendance qui était déjà à l'œuvre dans *Un champ d'îles* en 1953 et *La terre inquiète* en 1955. Il est donc logique qu'en cette première phase, que l'on pourrait qualifier d'« oppositionnelle » dans une certaine mesure, à Saint-John Perse, c'est aussi en explorant l'opposition entre cette recherche et la tension vers l'errance et l'exil atavique de Perse que se cristallise cette volonté d'habiter le lieu – et cette modalité d'affirmation par opposition apparaît très clairement dans ce passage de *L'intention poétique* :

« Le poète avoue sa tribu ; “Prédateurs, certes ! nous le fûmes.” Et il avoue son erre : “Les grand pas souverain de l'âme sans tanière.” Mais combien ce peuple (en face de qui je me garde immobile à mon tour, non enivré d'errance, en proie à l'errance, fiévreux de m'enraciner) est là soudain, au vœu du poète, peuple déraciné ! “Nous passons, et de nul engendrés, connaît-on bien l'espace où nous nous avançons ?” Le vœu du monde emportera ceux-ci *loin d'eux-mêmes*. Et moi, si loin de moi, n'est-ce pas que j'erre aussi ? J'erre. Une seule terre pourtant me crie, une seule maison. Arraché moi aussi, pour qui le poète eût pu avoir chanté : “Nous n'avons point connu le legs, ni ne saurions léguer.” Et n'est-ce pas du fond de cette langue créole qu'il fait surgir l'expression par quoi il marqua pour la première fois l'écart où il se maintient et la course où il *demeure* : “Pour moi, j'ai retiré mes pieds” ? Mais l'arrachement ne m'emporte. »⁴¹

C'est dans ce même mouvement de contrechamp que prend place alors dans *L'intention poétique*, en ce moment précis, la magnifique mise en scène d'une rencontre putative, rencontre avortée avec Saint-John Perse, manière de dire en cette étape, la difficulté de conciliation entre l'errant et l'enraciné – passage-clé :

« J'ai souvent rêvé devant l'entrée d'un chemin de terre encaissé de filaos, et comme prédestiné à quelque gouffre calme : c'est la Maison du poète, peut-être. Cachée là. Mais celui-ci, quand je l'imagine dans ses enfances si éloignées des miennes (moi qui suis une de ces “faces insonores, couleur de papaye et d'ennui...”), voici déjà qu'il a quitté sa maison. “Et la maison chargée d'honneurs et l'année jaune entre les feuilles / Sont peu de chose au cœur de l'homme s'il y songe : / Tous les chemins du monde nous mangent dans la main.” Tel aspire à entrer dans sa maison, et voici étonné qu'il entend le poète dire : “Et la maison ! La Maison ?... On en sort !” Précédant celle d'André Breton, “à flanc d'abîme”, voici donc éphémère la maison de Perse “qui bouge, à fond d'abîme, sur ses ancrés...”. Ces ancrés qu'il va déhaler. Sans doute, en cette halte de son erre (mon arroi sans retour) a-t-il tout démarqué : l'éclat, la solitude, le *punch couleur de pus*, le ricin, les campêches, le bruit, les kakos, le vague tremblement de terre qui délire, les boucauts de sucre et *l'herbe-à-madame-Lalie* – mais à travers ces réels ventile un *vagabondage d'enfant*. Tout ici est pris aux rêts du souvenir. Dès lors ce ne m'est pas un *présent* ; je devine, pour l'errant, d'abord un besoin de récupérer : la minutie grave de celui qui entend ne rien oublier au lieu de son campement. *N'était-ce que cela ?* Oui. La boue des mornes griffe à ses bottes, mais son regard est au-delà. Or je vis en Saison Unique, et voici un qui rêve : “L'Été plus vaste que l'empire suspend aux tables de l'espace plusieurs étages de climats.” Ce rêve de l'en-aller n'est pas le mien. »⁴²

Passage-clé aussi parce que bien des années plus tard, en 2004 donc, à la fin de son dialogue avec Pierre Oster au colloque que nous avons organisé en Sorbonne, Glissant concluait :

« Saint-John Perse est le poète qui m'a le plus aidé à tenter de comprendre ce qui se passe dans le mystère de la création poétique. C'est à lui que je dois le plus dans mes tentatives d'aller sur le chemin de ce

⁴⁰ Daniel Racine avait vu quant à lui dans *Le Sel noir* l'équivalent noir d'*Amers* (cf. « The Antillanity of Edouard Glissant » in *World Literature Today*, Vol. 63, N° 4, 1989).

⁴¹ Edouard Glissant, *L'intention poétique*, op. cit., p. 109.

⁴² *Ibid.*, p. 109-110.

mystère. Je ne suis jamais entré dans ma jeunesse dans une maison de Béké Je suis en train d'écrire un ouvrage sur Saint-John Perse et c'est ma manière d'entrer dans la Maison. »⁴³

A plus de trente ans d'écart, les deux mentions semblent se faire écho, d'autant plus que le fameux essai consacré à Saint-John Perse, à paraître encore pour l'heure, s'inscrit donc dans cet écho : il s'agit enfin d'« entrer dans la Maison ». Franchir ce pas, après une si longue fréquentation, est rendu possible, au-delà du contrechamp, par la poursuite du dialogue, en une ampleur renouvelée.

C'est cette ampleur qui lie de manière assez admirable les essais de Glissant à partir de *Poétique de la relation*, quant au regard qu'il y porte sur Saint-John Perse. Apparaît alors l'idée d'un parcours de l'œuvre selon, avons-nous dit, le motif de partitions océaniques, tel qu'en préfigure cette somptueuse mise en regard de Saint-John Perse et Césaire, au détour du *Traité du Tout-Monde*, en 1997 :

« Le tambour du Tout bat dans la poésie d'Aimé Césaire : *Je me suis, je me suis élargi – comme le monde – / et ma conscience plus large que la mer ! / J'éclate. Je suis le feu, je suis la mer. / Le monde se défait. Mais je suis le monde et flue en sourds étonnements dans celle de Saint-John Perse : Et la mer à la ronde roule son bruit de crânes sur les / grèves, / Et que toutes choses au monde lui soient vaines, c'est ce / qu'un soir, au bord du monde, nous contèrent / Les milices du vent dans les sables de l'exil... N'a-t-on pas dit, de ce poète, qu'il a passé du battement de la Caraïbe (*Eloges*) aux houles du Pacifique mêlées des Hauts Plateaux d'Asie (*Anabase*) aux embruns de l'Atlantique (*Exil*) ? Les mers se coulent dans cette errance comme des fleuves à l'abandon. »⁴⁴*

Avant la présente édition de ces actes, quelle surprise, quel ravissement, et quel honneur aussi, de voir rétrospectivement les travaux de notre colloque de Tunis rehaussés en quelque façon, par cette mention du cinquième volume de la *Poétique* de Glissant, publié en 2005 sous le nom de *La cohée du Lamentin*, quelque temps avant le colloque international que nous lui avons consacré en avril 2005 à Carthage (« Edouard Glissant, pour une poétique de la relation ») :

« Bientôt, traversée tranquillement l'Atlantique dans le sens contraire de la course du soleil, voici donc Carthage près de Tunis, qui tient l'équilibre entre Nord et Sud, Orient et Occident, on y célèbre en ce jour Saint-John Perse. »⁴⁵

Et dans cette perspective, on ne sera donc pas surpris de retrouver dans *La cohée du Lamentin*, çà et là, les termes que Glissant nous présentait déjà dans son intervention au colloque (que l'on consultera plus loin), à propos de sa fascinante lecture « océanique » de l'œuvre de Perse :

« Continuant sur ce chemin, sur cette déclive de la montagne à la mer, j'ai rencontré les œuvres de Saint-John Perse, et j'ai beaucoup appris en faisant le rapport d'*Eloges* à la mer Caraïbe, d'*Anabase* à l'océan Pacifique, d'*Exil* à l'Atlantique, comme beaucoup d'exégètes ont montré que la lecture de ces poèmes nous y conviait. La structure et le rythme des trois livres suivent les vocations de leurs matières. Livres maritimes, alors même qu'ils ne parlent que de terre (d'îles il est vrai, le plus souvent en archipels), de découvertes, d'itinérances ou de nostalgies de la terre.

On sent bien que, par exemple, dans *Vents* et dans *Amers*, la mer n'est plus cet univers hachuré, écumeux, tremblant de chaleur, d'*Eloges* et de la Caraïbe, ni le large enroulement de houles, ce tourbillon qui s'immensifie, des Hauts Plateaux d'*Anabase* et du Pacifique, ni de la pluie d'embruns et les bourrasques froides d'*Exil* et de l'Atlantique, non, elle s'est magnifiée en élément universel, qui a outrepassé toutes les catégories de mers possibles, concrètes, données, elle est un emblème rhétorisé, un déport généralisé de soi-même. Aussi bien hésitons-nous à élire ces poèmes, *Vents* et *Amers*, élogieuses cathédrales d'eau et de brise, au haut de légende où nous inscrivons *Anabase*. »⁴⁶

⁴³ Transcription écrite de l'intervention de Glissant au colloque « Pour fêter un poète – Hommage à Saint-John Perse » organisé en Sorbonne en 2004. Consulter l'enregistrement à l'adresse citée plus haut.

⁴⁴ Edouard Glissant, *Traité du Tout-Monde, Poétique IV*, Paris, Gallimard, 1997, p. 140.

⁴⁵ Edouard Glissant, *La cohée du Lamentin, Poétique V*, Paris, Gallimard, 2005, p. 255.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 95-96. On retrouvera cette même idée d'un « battement des mers et des océans » développée sur le même modèle au début de la préface, « L'Étendue et la profondeur » (*op. cit.*, p. 11-12). Ce type d'approche du texte de Saint-John Perse par le truchement du paysage est un trait déjà ancien chez Glissant. Voici ce qu'il

Et des termes mêmes de cette puissante controverse au sujet de *Vents* et d'*Amers*, nous fûmes également témoins : non seulement donc lors du colloque de Tunis (voir la transcription de l'intervention de Glissant proposée plus loin), mais aussi, en cette même année 2004, à la faveur de l'hommage à Saint-John Perse rendu en Sorbonne,⁴⁷ ayant motivé une autre rencontre avec l'écrivain. Cette « controverse » repose, comme en un point extrême de cette relation ancienne au texte, sur une évaluation interne de l'œuvre, au gré de laquelle Glissant avoue sa prédilection pour *Eloges* et *Anabase*, au détriment de *Vents* et *Amers*, placés selon lui du côté de la pure rhétorique. Or, dans *La cohée du Lamentin*, cette évaluation-là est incarnée par la « querelle » avec deux amis également prénommés Pierre – et dont nous avons vécu aussi une partie du déroulement, car le « deuxième Pierre » en quelque sorte, est bien Pierre Oster, effectivement convié à ce dialogue avec Glissant organisé en Sorbonne en 2004 quelques mois après le colloque de Tunis. Et c'est bien au cours de ce dialogue (toujours consultable, téléchargeable, sur Sjperse.org⁴⁸) que Pierre Oster, comme l'a déjà mentionné Samia Kassab-Charfi dans sa préface, précisa que « Saint-John Perse détestait la Méditerranée ». De cette *querelle des deux Pierre*, féconde au-delà de l'anecdote, pour la vision persienne de Glissant et son évolution actuelle, voici comment il est question dans *La cohée du Lamentin* :

« L'idée me vient, c'est à la suite d'une querelle amicale et bruyante sur la Caraïbe et la Méditerranée. "Celle-ci concentre, celle-là diffracte, etc." Pierre : "Mais pas du tout, qui pourrait imaginer cela ?" [...] La vraie suite est que si j'ai regretté parfois le caractère généralisant et la propension à l'universel de *Vents* et *Amers*, que j'opposais aux excoirations et aux déroulements en profondeur des trois livres précédents, je découvre qu'en réalité ce n'est pas parce que *Amers*, par exemple, est une construction rhétorique abstraite, mais parce que, au contraire, le poème est l'orgue d'une autre mer, bien concrète, une mer de l'Idée, de la Période et de la Strophe, la mer de Parménide, du Pentateuque, du Mu'allaqat, de l'olive et de l'aloès aussi, la mer qui a voulu à toutes force fonder l'universel cher à Saint-John Perse : cette Méditerranée. Un autre Pierre, tout aussi savant : "Mais pas du tout, il détestait la Méditerranée....." Il détestait la Méditerranée, mais il y vécut longtemps. Et il était très attaché aux Antilles, mais refusa toujours d'y revenir. Les affects des poètes n'entrent que de manière obscure dans la composition tourmentée de leurs poétiques. [...] Les amis Pierre, ce n'est pas étonnant, qui défendaient si ardemment la mer gréco-judéo-arabo-latine (j'en oublie toutes les Mésopotamies et les Thraces des environs), ou s'en gardaient peut-être, sont les mêmes qui toujours placent souverainement *Vents* et *Amers* au rang d'*Anabase*. »⁴⁹

Et d'herméneutique pure, on l'aura compris, il ne peut être question ici : le jugement est partial parce qu'il est passionné et mû par un engagement de création, comme ce fut toujours le cas dans ce lien à Perse, qui aura connu tant de soubresauts et aura été conduit aux aboutissements d'aujourd'hui. L'évaluer, c'est aussi le discuter, mais le mouvement doit avant tout consister à en prendre la mesure – ou la démesure, dirait le *diseur désordonné*.

Assurément, le temps d'une synthèse n'est pas encore venu, car ce dialogue, qui n'a jamais cessé, s'est encore récemment manifesté, nous l'avons dit. Aussi, un même ravissement nous saisit encore, nous autres « persiens », quand d'emblée, en ouverture de ce texte somptueux qui inaugure l'avant-dernier essai en date de Glissant (publié en 2006), premier volume de son *Esthétique* et nommé *Une nouvelle région du monde*, c'est encore l'intensité du *dialogue* qui, sous nos yeux, se poursuit en spirale et tourbillon, figures éminemment glissantiennes s'il en est :

confiait à Denis Roche dans un entretien pour *Lettres françaises* en juin 1965 : « Aragon porte à un certain degré de perfection des genres directement hérités de la tradition poétique française. Pour moi Perse n'est pas du tout cela, il s'apparente terriblement à une forêt antillaise. Et pourtant, malgré cela, sa poésie assure toutes les qualités de la métrique, de la prosodie française, mais sans passer par les formes héritées directement. Sa poésie me semble plus "naturelle". Si vous voulez, au lieu d'en parler en termes d'odes, de sonnets, etc., j'ai toujours envie d'en parler en termes de jungles, de floraisons, etc. Héritier d'une métrique et d'une prosodie, il en a fait des forêts et des steppes. *Anabase*, on ne peut en parler qu'en termes de steppes, *Eloges* en termes de forêts antillaises. A la place d'une forme, il bâtit un paysage. »

⁴⁷ « Pour fêter un poète – Hommage à Saint-John Perse », *op. cit.*

⁴⁸ A l'adresse suivante : <http://www.sjperse.org/hommagesjp.glissantoster.htm>

⁴⁹ Edouard Glissant, *La cohée du Lamentin*, *op. cit.*, p. 125-127.

« La porte de la mer, violette et bleue et violette, relève d'une seule vague ce que la noire profondeur grandissante aménage peu à peu, et cette vive alliance de la lumière et de l'obscurité, *ils m'ont alloué l'éclat, et j'habitais l'obscur*, et puis cette frappe d'une lame baroque et difficile et grenue, ses élancements se relaient comme de la trame d'un texte. »⁵⁰

On aura reconnu bien sûr dans la formule, l'inversion et en fait la problématisation de la célèbre mention d'Amers, « *Ils m'ont appelé l'Obscur et j'habitais l'éclat* », par laquelle Perse emboîtait déjà le pas à l'appellation d'Héraclite. Cette seule problématisation appelle en elle-même, induit, toute une conception nouvelle, une sorte de contestation de la réception traditionnelle de Perse... Car les implications de cette idée d'une place *allouée* ne sont pas minces : cela signifierait-il que contrairement à cette proclamation, il y aurait bien plus d'obscurité à parcourir dans la poétique persienne, qu'on a bien voulu l'admettre (et au-delà des énigmes), qu'un éclat pourtant clamé, comme pour mieux dissimuler ce que Glissant nomme les « profonds » du réel et de l'écriture ? Il faut croire en effet que par-là, s'ouvre l'invite à une investigation plus interrogative du texte, qu'affirmative des postures données pour paravents. *Ils m'ont alloué l'éclat* et ce faisant ont emprunté les voies rassurantes d'une lecture balisée, alors même que *j'habitais l'obscur* d'une parole différée, diffractée souvent, sous une lumière trompeuse. C'est placer l'œuvre encore devant nous, comme en attente de nos intuitions et de notre écoute plus aiguë que par le passé. Mais nous avons beau jeu de gloser, dans l'attente du *magnum opus* promis, car tout cela, on le devine aussi, est encore devant Glissant lui-même, qui travaille à l'essai fameux et nous met comme en haleine de la suite de ce qu'il nommait devant nous, en 2004, ses « petites études ». ⁵¹ Plus loin, dans *Une nouvelle région du monde*, dans les premières pages de cette réflexion dense qui se déroule en allers-retours comme à l'accoutumée sous sa plume, l'auteur reconnaît encore le tournant accompli par quelques défricheurs qui ont eu la prescience de la complexité et de cet enchevêtrement intégral dans lesquels se retrouvent projetés les peuples dans le « chaos-monde » (et on pourrait presque se dire que la boucle est bouclée, avec les débuts de ce lien et *L'intention poétique*, si ce n'est que d'autres fleurons doivent encore normalement enrichir l'ensemble) :

« Et la jeunesse du monde, c'était bien la conjonction enfin de tant de diversités primordiales, radicalement vieilles, qui de se joindre toutes s'obnubilaient l'une l'autre et de se savoir s'innocentaient autant, et mutuellement. Les sentiments des obscurités grandies de leurs rencontres, et prédites par quelques-uns, ne seraient pas à très grande vue. La béance ouverte par ces chocs de diversités ne nous avait pas laissé le loisir de détourner la tête et de regarder cers l'arrière. Ni Rimbaud, ni Chaka Zoulou, Nadja, Nedjma, Colino qui battait Fort-de-France, l'Intrus dans la poussière et ni Celui qui habitait l'éclat et ni Maldoror qui souffrit le vieux partage des eaux, ni papa Longoué, ni Diogène ni cette Reine énigmatique de Madagascar. »⁵²

Comment ne pas voir dans cette suite de confirmations et de renouvellements, une illustration supplémentaire de la difficulté, voire de l'inanité d'une synthèse actuelle de cette relation Glissant-Perse, car c'est non seulement à l'aune de toute cette évolution parcourue qu'il conviendrait d'envisager ces nouvelles désinences, mais surtout – car le voyage n'est pas fini –, à l'approche des rives ultimes annoncées par l'essai à paraître...

*

En somme, une parole dense, une réflexion critique d'une hauteur rare, et les repères d'un cheminement poétique dont les persiens se délectent à bon droit comme une inestimable célébration, en dépit même des moments d'âpreté nécessaires à un mûrissement qui n'a jamais failli. Et, je l'ai dit, une continuation active, plus que jamais, qui fait de nous les témoins d'un dialogue vivace, actuel, en cours de déroulement. On pourrait même y voir une illustration de la difficulté à établir une critique satisfaisante dans le domaine de ce qu'une certaine école a nommé l'« extrême contemporain », car l'objet d'étude choisi en l'occurrence, est loin d'être clos, et tout discours critique visant une synthèse exhaustive serait alors dépassé par cet objet lui-même, « extrême » en effet par sa richesse. Comme

⁵⁰ Edouard Glissant, *Une nouvelle région du monde, Esthétique I*, Paris, Gallimard, 2006, p. 11.

⁵¹ Voir l'enregistrement précité de son dialogue avec Pierre Oster.

⁵² *Ibid.*, p. 26.

l'illustrent les quelques aperçus de la présente incandescence de cette poursuite du dialogue, s'impose la continuation (déjà un « archipel », dirait Glissant) de cette parole ardente à propos de Saint-John Perse que l'on voit se déployer depuis bientôt quarante ans de lecture, de méditation sur l'ampleur du texte et de tissage d'une présence du poète dans la réflexion d'un autre poète diseur de mondes, « déparleur » des soubresauts du *tout-monde*, telle *une continuité, un fleuve où le temps s'abreuve, [...] et où le sel se purifie.*